

La rentrée du Théâtre du Trillium *L'enfant-problème, rires et pleurs confondus*

Danièle Vallée

Numéro 109, hiver 2000–2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41552ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

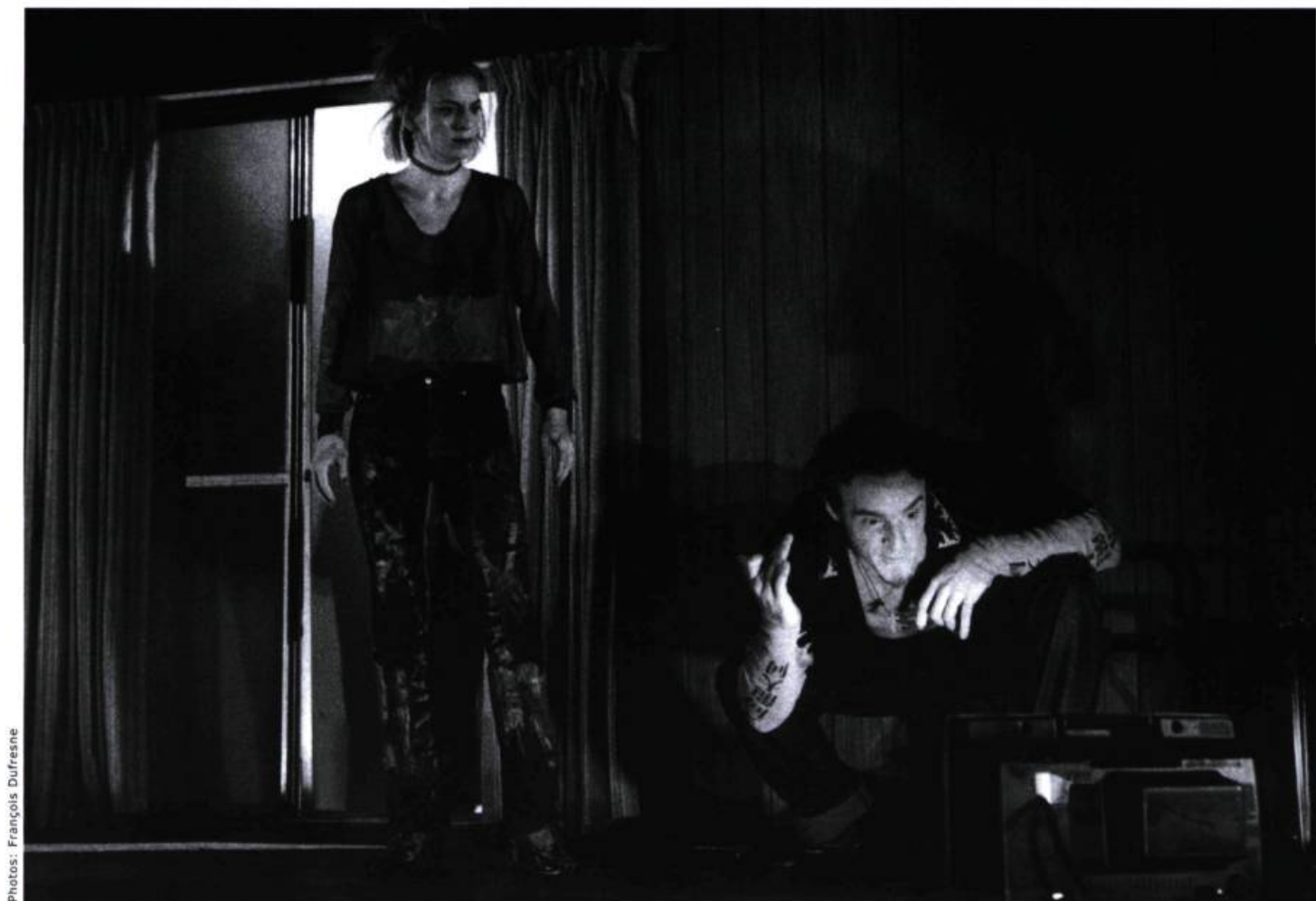
Citer ce compte rendu

Vallée, D. (2000). Compte rendu de [La rentrée du Théâtre du Trillium : *L'enfant-problème, rires et pleurs confondus*]. *Liaison*, (109), 40–41.

La rentrée du Théâtre du Trillium

L'enfant-problème, rires et pleurs confondus

Danièle Vallée



Photos: François Dufresne

Un couple de parents déchus, elle, prostituée et droguée, lui, ex-détenu et manipulateur, se sont fait enlever leur enfant par les services sociaux et attendent impatiemment qu'une travailleuse sociale achève son enquête pour déterminer s'ils sont aptes à reprendre leur bébé. C'est dans une chambre de motel de passage déprimante à souhait qu'on est d'entrée de jeu confronté avec le jeune couple, séquestré là par l'ordre social mené à la baguette par cette intervenante implacable qui jugera de leur conduite morale, de leur stabilité et de leur compétence à assurer le bien-être de leur bébé. La mère est une tigresse blessée errant à grandes enjambées dans sa cage, tandis que le père accepte son sort et s'écrase devant la télé pour mieux se ranger du côté des plus forts.

Il était certes périlleux pour le dramaturge George F. Walker de s'attaquer à un sujet aussi délicat que celui-là sans sombrer dans le mélodrame et la leçon de vie, mais encore plus hasardeux pour le metteur en scène invité, Gill Champagne de jongler avec les répliques assassines de Denise, la mère déchaînée (Geneviève Couture), les envolées vindicatives de son conjoint, R. J. (Vincent Leclerc), l'insupportable morale d'Helen, la travailleuse sociale (Danièle Aubut) et les élucubrations de Phillie (Robert Marinier), un sympathique homme à tout faire de motel, grandement porté sur la bouteille. Cependant, on ne peut pas dire que Champagne ait gagné son pari haut la

main. Pourtant, l'auteur avait prévu des dialogues durs et violents, assouplis par le discours aberrant de la travailleuse sociale et par les intrusions hilariantes du concierge de motel pour qu'un équilibre soit maintenu entre la réalité et l'absurde. Mais ici, la mise en scène tend à déraiper et à tomber carrément dans le vaudeville, si bien que le public rit aux larmes à tout propos, même quand il faudrait grimacer, puisqu'on a peine à croire que papa et maman débordent d'amour pour l'enfant qu'on leur a enlevée.

Geneviève Couture joue avec trop peu de nuance la mauvaise mère, dure et enragée contre le système du début à la fin, si bien que ses répliques finissent par toutes se ressembler, sauf quand elles sont provoquées par une Helen redoutable par son raisonnement et sa droiture, superbement jouée par Danièle Aubut. D'ailleurs, un des très bons moments de la pièce est bien celui de l'impitoyable échange entre les deux femmes, après que Helen se soit extirpée de la fosse où Denise et Phillie l'avaient enterrée vivante. Helen darde alors Denise de sa terrifiante rectitude sociale, brandit sa formation comme un drapeau, convaincue de vouloir le bien de la mère qui, sans aucun remords, éclabousse l'intervenante de sa vénimeuse hargne.

Vincent Leclerc endosse honnêtement son personnage d'ex-détenu repentant, manipulateur, télémaniaque et ardent défenseur des victimes d'un *reality-show*, lui-même proie facile de ce genre d'émission avaleuse de malheurs. J. R. est tellement aveuglé par la triste réalité des autres, qu'il ne voit même pas la sienne.

Quant à Robert Marinier, il est parfait et impayable dans son rôle de Phillie le saoulon, homme à tout faire du motel. Il fait d'ailleurs une entrée spectaculaire, titubant et s'écrasant face contre terre, tout en discourant sur lui-même à la

troisième personne pour décrire l'être minable, sale et puant qu'il est devenu. C'est le plus courageux, le plus vrai des personnages de la pièce et le seul qui mériterait d'obtenir la garde de la petite, surtout le mercredi, seule journée où il ne boit pas!

La scénographie et les éclairages rendent honnêtement l'atmosphère démoralisant de cette chambre de motel où toute l'action se déroule. La musique de Dominique Saint-Pierre, dissonante et teintée de sons de boîte à musique intensifie l'ambiance recherchée. Le décor réserve aussi une surprise. Entre les différents tableaux, un plafond où sont empilées des centaines de boîtes de dossiers, descend peu à peu sur la scène pour accentuer l'écrasante lourdeur de la bureaucratie qui écrabouille les gens fichés par la société. Au dernier tableau, le plafond descend si bas que le couple maudit est condamné à demeurer couché, lui sur le plancher devant sa télé et, elle sur son lit à couvrir sa rancœur. Tout est mal qui finit mal et c'est bien ainsi.

S'il est à noter que la traduction de Maryse Warda de ce texte de Walker a mérité un *Masque* l'an dernier, il faudrait souligner à grands traits que le Trillium a récemment présenté de remarquables traductions, dont *À la recherche de signes d'intelligence* et *Poe*, qui auraient facilement pu détrôner *L'enfant-problème*.

Une dramatique gagnante en partant, un metteur en scène invité de renommée, des comédiens fougueux, entourés d'une équipe réputée, voilà autant d'éléments qui devaient mériter au Théâtre du Trillium de faire une rentrée remarquée. Elle fut honorable. ●

L'enfant-problème a été présentée à La Nouvelle Scène du 3 au 14 octobre 2000

